

L'amour de l'actrice : nouvelle inédite

Autor(en): **Kervall, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **5 (1902)**

Heft 234

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-251693>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

pluie abondante vint mettre fin à l'anxiété générale en ramenant dans tous les cœurs une grande consolation.) Il est inutile d'ajouter que la paroisse s'empressa d'accomplir le vœu de son pieux pasteur.

Le 17 janvier 1692 naissait aux Pommerrats Jean-Antoine Brossard, dont le nom est demeuré en bénédiction dans toutes les Franches-Montagnes par la sainteté de sa vie, pleine de mortification, de pénitences et de prières. Son père François-Brossard, et sa mère Anne, née Sémon étaient d'excellents chrétiens qui devaient vivre dans l'aïssance comme le prouvent une quittance de 1687.

Les premières années de Jean Antoine furent celles d'un enfant obéissant et soumis respectueusement à ses parents et donnant déjà à ceux qui l'environnaient l'exemple d'une grande piété. A l'âge de 33 ans, il fit le pèlerinage de Rome, muni d'une lettre de recommandation de son curé Jean Jacques Laporte, de Saignelégier. Il fit ce voyage avec Jean François, pour gagner l'indulgence du Jubilé.

Cette entreprise n'était pas une bagatelle à cette époque et elle nous fait connaître le courage de ceux qui en étaient les auteurs. Ils devaient voyager pendant près de deux mois comme nous l'indiquent les lettres d'arrivée à Rome et ce, par des chemins pénibles, encore peu connus, mal entretenus, traversant les neiges et les montagnes et les pauvres pèlerins devaient s'arrêter plusieurs fois par jour pour quêmander la nourriture et le repos nécessaires.

A Rome, l'ermite de Saignelégier reçut les sacrements et il s'en fit délivrer, par le Père Bigeaud, de la Société de Jésus, un certificat daté du 2 juin 1725, revêtu du sceau des apôtres Pierre et Paul et de celui du pape alors régnant Benoît XIII. Cette même pièce, dans une petite annotation latine, nous apprend que le frère dans son retour passa à Milan le 22 juin de la même année.

Avant de quitter Rome, le 4 juin 1725, frère Antoine Brossard était allé trouver le promoteur de l'Ordre des frères mineurs qui était en même temps gardien des capucins de la province de Lyon. Ce dernier délivra au frère, sur beau parchemin, l'autori-

1) Archives de Saignelégier.

pour cela que, moyennant une somme versée par Louis au tyran Abdallah, la question a été débattue entre eux en moins de temps qu'il ne m'en faut pour te renseigner.

« Nous partons dans quinze jours à peu près ; j'aurai Alim et Aïcha vingt-quatre heures avant notre départ ; je suis ravie. Mon projet est d'emmener les enfants dans leur costume kabyle jusqu'à Paris. Comme je vais être l'objet de regards curieux avec toute la smalah !

« Je t'annoncerai dans une lettre ultérieure le jour et l'heure exacts de mon arrivée à Paris. Si tes paste conduisent du côté de la gare, viens m'embrasser ; nous verrons si Alim et Aïcha te reconnaîtront.

« Ne prends aucune disposition pour le sur-lendemain de mon retour ; tu m'accompagneras au Bon-Marché, où je convertirai en Français mes deux petits moricauds.

« Mets-moi en réserve l'année 1888 de ton journal que nous lisons ensemble : je veux y revoir les conseils donnés aux mères. Je possède quelques volumes relatifs à cela ; et, une fois mon installation organisée, je me plonge cœur, corps et âme, dans les devoirs qui m'incombent. Tu verras si je ne suis pas digne du titre noble qui me grandit. Ne ris pas, ne ris

sation de porter l'habit d'ermite, qui devait être entièrement semblable à celui que portent actuellement les capucins, soit une robe en drap brun, le cordon et les sandales. Il lui accorda en outre tous les privilèges grâces et indulgences auxquels participent les autres ermites .

Le frère Brossard effectua rapidement son retour et se fit imposer l'habit précité à Porrentruy, le 8 juillet 1725, par le père Octavien, gardien de Fribourg. Le surlendemain, il se présenta devant le prince-évêque de Bâle, Joseph Guillaume de Rinck de Baldenstein, qui l'autorisa à vivre en ermite dans son diocèse, sous la surveillance et direction du Révérend curé de Saignelégier et à condition qu'il reçut au moins chaque mois pieusement les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Frère Antoine vint alors commencer sa vie de mortification à Saignelégier. Il nous reste un règlement de vie écrit de sa main en 1725 et qui peut nous faire comprendre combien le valeureux ermite pria et se mortifiait. Il se levait à 4 heures depuis Pâques jusqu'à la Toussaint et à 5 heures depuis la Toussaint jusqu'à Pâques. La journée entière se passait dans la prière, la méditation, le travail manuel. Les occupations du frère sont toutes ponctuellement réglées. Parmi ces dévotions nous remarquons spécialement la récitation du petit office, le Rosaire et de longues prières à Ste-Barbe pour obtenir la grâce d'une bonne mort.

Le bon frère s'était imposé aussi des jeûnes très fréquents qui portaient sur plus de la moitié des jours de l'année. Son règlement se termine par ses paroles : « Je coucherai sur la dure, sur la paille sans plume pour pénitence ». Ensuite nous lisons : « Voici mon vœu de *virginité* que j'ai fait le 14^{me} août 1725, devant monsieur le curé Laporte de Saignelégier. — Me voici, Seigneur, mon Dieu. Je viens en votre maison pour me rendre votre perpétuel esclave. Je vous offre mon âme et mon corps en sacrifice... Je désire avec ardeur de donner et consacrer ma *virginité* pour l'amour de Dieu, parce que la *virginité* est beaucoup plus excellente que le mariage et qu'on peut en *icelle* plus parfaitement servir Dieu. Je me résous à la garder et m'y oblige par vœu perpétuel et irrévocable. Amen »

(A suivre.)

pas, Dieu fait bien ce qu'il fait ; savoir à quoi sont destinés Alim et Aïcha ?

« Ces enfants ne savent pas un mot de notre langue c'est la seule difficulté qui m'épouvante. Il est vrai qu'elle est capitale, car enfin Jack et Barthélemi ne comprendront pas une syllabe de leur idiome ; je serai obligée de me les attacher continuellement. Tant mieux ! ils m'aimeront davantage et plus vite. Que ne puis-je me faire suivre par Yamina !

« Louise serre la main à ton mari.

« Je t'aime, chérie ; tu n'as du reste jamais douté de ta

« RENÉE »

Pour que les fatigues du déménagement ne vinssent pas excessives, autant pour ses serviteurs que pour elle, Mme Calvignac faisait entasser peu à peu, dans des caisses formidables, les objets dont elle ne prévoyait pas un nouvel usage. Toutes choses bien combinées et accomplies sans précipitation empêcheraient un conflit et un surmenage débordants : la maisonnée entière s'en trouverait bien.

Le départ fut enfin fixé.

L'ingénieur fit avertir Abdallah de sa visite dans son gourbi pour la soirée du lendemain.

Le Kabyle lut devant Barthélemi les quelques lignes tracées par M. Calvignac, puis, sans

L'amour de l'actrice

NOUVELLE INÉDITE

Tous auraient voulu savoir d'elle plus de choses qu'elle n'en livrait au public depuis un mois que sa troupe était à Clermont-Ferrand.

Ce n'était pas facile.

Chaque jour, elle montait sur les planches avec le même sourire triste, avec la même mélancolie résignée, et elle jouait, luttant parfois contre une lassitude accablante, d'autres fois nerveuse et mettant dans sa diction, dans ses gestes, dans tout elle-même, une ardeur fébrile qui électrisait la salle.

Les propos médisants ne manquaient pas, et, quand elle était sur les planches, les sourires équivoques ne quittaient pas ses yeux. Il fallait la suivre pour voir si son regard ne trahirait pas un secret que les lèvres taisaient.

Rien.

Elle regardait tout le monde et paraissait ne voir personne.

Plusieurs crurent découvrir dans la petite femme de vingt-deux ans et sous l'assurance de l'habitude, l'âme inclinée au rêve, à l'enthousiasme, à la tristesse : les bouquets plurent sur la scène.

D'un geste plein de grâce, avec un sourire mélancolique, elle remerciait : ses yeux s'embuaient de larmes et quand elle murmurait : merci !... merci !... il y avait dans sa voix défaillante tant d'exquises douceurs que la salle frissonnait sous les bravos frénetiques.

Même jeu, mêmes ovations, trois fois par semaine pendant un mois...

Les habitués du théâtre étaient disposés à tout pour savoir qui était la jeune actrice.

Plusieurs montèrent la garde à l'heure de la sortie. Ils voulaient la suivre et connaître son logement.

En vain.

La comédienne se dérobait à la foule par une porte secrète.

Interrogé, le directeur refusa de jeter au public ce qui concernait son élève.

Les paris s'engagèrent : on saurait, envers et contre tout !

Une sorte de gêne parut s'emparer de l'actrice ; les poursuites curieuses qu'elle devinait mettaient mal à l'aise cette âme inexplicable, et

aucun signe, sans aucune explication, il tourna le dos au serviteur, qui, ne connaissant aucun mot arabe, revint comme il était parti, rapportant à son maître « que l'ours n'avait pas daigné seulement saluer Barthélemi ».

— Pourquoi que quelque nouveau projet ne germe pas dans son cerveau ! communiqua l'ingénieur à sa femme.

— Crois-tu ? répliqua-t-elle, déjà inquiète. — La réception faite à Barthélemi me surprend : il est étrange qu'il n'ait rien dit à un de mes envoyés.

— Cela s'explique, prétextait Mme Calvignac, Abdallah sait que Barthélemi ne connaît pas l'arabe.

— C'est vrai ; mais encore aurait-il pu lui faire quelques signes ; il n'en est pas chiche quand ça lui plaît.

Le lendemain matin, à l'heure où les ombres de la nuit s'effaçaient à l'approche du jour naissant, à l'heure où l'horizon s'empourpra, M. Calvignac se leva pour jouir des derniers levers d'un soleil oriental ; la nature entière s'unissait pour chanter la fin des heures de repos et de mystère, auxquelles allaient succéder le mouvement et la vie.

(La suite prochainement.)

quand elle arrivait, couverte d'applaudissements. on la voyait pâlir et dans son œil se fondait une sorte de crainte troublée.

Cela durait une seconde.

Une volonté ferme chassait l'indécision de la minute d'avant et sa voix s'élevait dans un silence impressionnant.

Le public est terriblement exigeant.

Il la voulut dans les entr'actes, seule, dans un monologue, ou n'importe quoi.

A moins d'exciter la ville contre une troupe entière, le directeur dut accéder.

Marie-Rose parut.

Elle-même avait écrit, en vers, un récit simple, touchant, qui répondait à son état d'âme. La comédienne y mit tant de cœur qu'elle pleura de vraies larmes en scandant la finale suppliante :

« Oh ! Dieu, à moi la douleur, mais à lui la joie ! »

Electrisée, la foule jeta des fleurs, et, parmi les fleurs, des bijoux.

Un, plus intrigant, peut-être plus épris que d'autres, jura de savoir, par n'importe quel moyen, quelque chose de sa vie. Avec deux complices qu'il posta à chaque issue du théâtre, le soir même il apprenait qu'elle demeurait rue Fontgiève.

— Cette femme ne marche pas, elle vole... quelqu'un l'attend sûrement dans son logis, lui dit-on.

C'était plus qu'il n'en fallait pour exciter un sentiment follement jaloux qui naissait.

Le lendemain, de bonne heure, l'admirateur de Marie-Rose était aux aguets devant la maison habitée par l'actrice.

Sans fard, vêtue d'un costume brun, avec un grand chapeau noir qui auréolait sa tête, à dix heures, l'apparition sortit tenant dans ses mains gantées deux des bouquets qu'on lui avait offerts dont un : le sien.

Le cœur de l'homme battit. Où portait-elle ces fleurs ?

Il la suivit.

Elle traversa la place de Jaude, prit la rue Neuve, jeta une lettre à la poste, monta la place d'Espagne et arriva, dans le vieux quartier du Port, à l'église de Notre-Dame.

L'homme eut une hésitation.

Il devait se tromper. Cette femme n'était pas la comédienne qu'il avait vue sur les planches...

Pourtant, même démarche, même profil !... Et ces fleurs ? les siennes !...

Comme suggestionné, il marcha derrière elle. Elle trempa sa main dans la coquille pleine d'eau réparatrice, ralentit son pas, alla droit devant elle dans une allée latérale et descendit à la crypte.

Il descendit aussi, mais il s'arrêta au premier tournant de l'escalier sombre en pierre. Il ne voulait pas la troubler.

De sa place obscure il pouvait tout voir dans les rayons des cierges allumés.

La comédienne s'arrêta.

Elle posa les bouquets à l'intérieur du grillage qui entoure le cœur, mit genoux en terre, s'assura qu'elle était seule par un regard circulaire, leva sa voilette, joignit les mains, et les yeux suppliants, fixés sur la Vierge noire, à voix haute, avec les mêmes spasmes névralgiques que sur les planches, elle dit, pour le passionné adoré, la même phrase que la veille :

« Oh ! Dieu, à moi la douleur, à lui la joie !... »

Elle fondit en larmes.

L'homme frissonna.

L'émotion de Marie-Rose ne dura pas. Habitée à cacher sa douleur, elle se tamponna les paupières, baissa la gaze de son chapeau, se leva et prit l'escalier opposé à celui par lequel elle était descendue.

Trois fois, il la suivit dans la crypte où elle se rendait à chaque lendemain de représenta-

tion, et trois fois, il lui vit déposer les fleurs de la veille et prier la même prière..

— Madame... hasarda-t-il un jour à la sortie de l'église, sous le portique ogival, n'êtes-vous pas celle qui depuis deux mois...

— Jolie sur la scène ? Si monsieur, dit-elle en le fixant. Seriez-vous, vous, un de ceux qui applaudissez chaque jour celle qui pourtant ne le mérite guère...

Oh ! taisez-vous...

— Monsieur, continua-t-elle en l'interrompant, avec une tristesse infinie, merci de vos bravos. Ils excitent contre la comédienne la jalousie de ses collègues, mais ils sont pour elle la cause de son maintien dans la troupe et l'assurance que l'être aimé ne mangera pas le pain des pauvres.

Comme il la regardait, elle reprit en souriant malgré les larmes qui tombaient.

— C'est mon mari... j'avais seize ans quand j'ai été unie à lui qui en avait vingt. Notre vie errante l'a épuisé... Pourvu qu'il me reste ! Pourvu que j'aie toujours le courage de faire entendre aux fous des chants d'allégresse quand j'ai l'âme brisée !... Pourvu que le malheur ne s'attache pas à mes cothurnes !...

— Madame, voudriez-vous me permettre ?

— Rien, monsieur, rien, je ne permets rien... Je défends au contraire un seul pas en faveur de la comédienne ; vous la feriez horriblement souffrir. Elle ne peut et ne doit avoir d'autre pensée et d'autre but que d'arracher son malade à la mort. Elle va rentrer et chanter pour le distraire : il aime tant sa voix ! Oubliez l'actrice, monsieur et évitez-la...

Marie-Rose s'inclina.

Plus blanche qu'un suaire, elle partit.

A la représentation du lendemain, une émeraude entourée de diamants tomba à ses pieds.

Dans l'écrin, avait été glissée une minuscule banderole avec ces mots :

« A la plus sublime des femmes, de la part de son plus respectueux admirateur. »

Jean KERVALL.

Hygiène pratique

Les Cheveux.

SAINT AMBROISE — les saints quelquefois songent au profane. — dit : « La chevelure est honorable aux vieillards, vénérable sur la tête d'un prêtre, terrible sur celle d'un guerrier, séante aux jeuneaux, de bonne grâce aux femmes et mignonne aux enfants. »

La chevelure à tous est utile, elle préserve le crâne des chocs, des rigueurs du froid et des rayons solaires ardents. Elle a été mise par la prévoyante Nature sur la boîte osseuse contenant le cerveau pour la protéger des intempéries, des coups et meurtrissures.

De tout temps et partout elle fut en honneur. Chez les rois, chez les nobles et chez les sauvages. Autrefois, on ne voyait guère de chauves, les cheveux posaient aisément, se renouelaient et leur chute actuelle est due en grande partie à l'arthritisme, au travail intellectuel, aux excès de table et de plaisir. Elle est due encore au trop grand soin mis à la prévenir.

Les pommades, les eaux, les schampoings sont des agents de calvitie précoce ; plus on veut forcer la nature plus elle se venge. Le meilleur moyen d'entretenir abondante et souple la chevelure est de la tenir propre, bien brossée, bien nette ; la peau du crâne, excitée par la brosse, éprouve une réaction tonique ; ensuite, on doit soigner l'état général dont la chute des cheveux dénote un appauvrissement. S'il y a maladie du bulbe pileux, l'hygiène est alors im-

puissante, car son but est de prévenir plutôt que de guérir, quoique souvent elle y arrive toute seule.

Un des meilleurs moyens de se préserver de la terrible alopecie est, outre la propreté, d'entretenir l'aération de la tête. Les cheveux sont de véritables plantes, il leur faut de l'air, et les étouffer sous de lourds chapeaux, les tirer, les tordre serrés, ne pas les exposer hors des pièces chauffées et closes, est source de ruine pour eux.

Lorsqu'on le peut, il faut pendant quelques instants laisser les cheveux sur le dos, libres, sans cordons, sans tresses. Il faut accorder une heure de repos et de liberté à ces plantes vivaces et condamnées à être échafaudées, brûlées au fer, tordues et déprimées. De la sorte, on assurera leur vitalité.

Beaucoup de migraines viennent de l'arrangement des coiffures, de leur tension exagérée, de leur poids. Nombre de malades se sont guéris en se tondant, en relevant en brosse leurs cheveux. Mais pour les femmes, comme ce système aurait peu d'adeptes et que la mode, ennemie de la nature, veut la frisure, l'échafaudage, le crépon, les peignes, les épingles, remédions-y en dénouant aussitôt que possible ces édifices gênant et en laissant flotter soit en tresse lâche, soit librement notre toison naturelle, c'est d'abord fort joli et l'intimité de la famille permet la liberté d'être à l'aise entre les siens, au foyer.

Nos grand'mères portaient presque toutes des bonnets le jour, et la nuit elles en mettaient deux ! un serre-tête et par dessus un bonnet tuyauté. Au moyen âge les femmes avaient des voiles qui tombaient jusqu'aux genoux ; vers le XII^e siècle elles eurent des bourrelets pour adapter le voile et les hommes admirent les chapels. Jeanne de Bourbon, épouse de Charles V, portait une mitre de soie brodée d'or ; avec Charles VI vinrent les hennins, bonnets à deux cornes ! Les coiffures, très hautes sous Charles VII s'abaissent, ensuite jusque vers Louis XII, époque où fleurit le chaperon garni de perles. Éléonore d'Autriche, femme de François 1^{er}, apporte d'Espagne les toques ornées de plumes. Sous Henri II, les dames et demoiselles se frisent les cheveux et Marguerite de Valois est la première qui inaugure l'usage de se montrer tête nue, couronnée de perles. Il y a quelques années les faux chignons étaient en honneur ; à présent on y a heureusement renoncé pour revenir à la simple et légère coiffure grecque ; mais que nous réserve l'invention de demain ?

RENÉE D'ANJOU.

« Boulevard de France » à Odessa

Les fêtes franco-russes ont eu leur écho dans la capitale méridionale, c'est à dire à Odessa. Une troupe nombreuse de membres de la Colonie française de cette ville ont été envoyés à St-Petersbourg à la rencontre de M. Loubet. Ils ont eu l'honneur de présenter au président des vues du futur « boulevard de France » qu'on arrange à Odessa en l'honneur de l'alliance franco-russe de la visite de M. Loubet. L'organisation du boulevard vient d'être commencée. Il prendra naissance en ville et conduira à la « petite Fontaine » lieu aimé pour les villas situées au milieu de la verdure et sur le rivage rocailleux de la mer.

Du haut de la côte on a une vue ravissante. Le chemin qui conduisait à la « petite Fontaine » était très incommode, très étroit et allait en ligne courbe, mais maintenant il s'élargit et prend un aspect bien agréable. Ce sont les propriétaires des villas qui le construisent à leurs frais,